

CHAPITRE PREMIER : UNE INVITATION

« C'est parce que vous êtes palestinien ! »

Voilà l'argument utilisé par les organisateurs d'une importante conférence sur la mission chrétienne en Irlande pour m'expliquer pourquoi ils envisageaient de me retirer leur invitation à prendre la parole. Leur inquiétude n'était pas due à des choses controversées que j'aurais dites ou faites. Elle n'était pas liée à mes positions théologiques. Leur hésitation à me faire participer à la conférence était simplement liée à qui je suis et d'où je viens. J'étais en faute parce que je suis palestinien.

Ces mots n'ont cessé de me hanter. L'idéologie qui se cache derrière ce type de jugement explique le nombre de chrétiens dans le monde qui nous jugent moi et mon peuple. Dans beaucoup de cercles chrétiens, le fait d'être palestinien signifie que je suis rejeté comme non approprié ou même comme un obstacle au plan de Dieu pour la terre de mes ancêtres. Si je choisis de croire ces « vérités », je dois accepter que mon existence et mon bien-être soient secondaires dans le plan de Dieu. De telles croyances me disent que je n'appartiens pas à la terre où mes ancêtres ont vécu pendant des centaines voire des milliers d'années, parce que Dieu a décidé il y a des milliers d'années à qui appartient cette terre, et que je dois simplement l'accepter !

Etre palestinien, cela signifie, dans de nombreux rassemblements chrétiens, que je suis disqualifié pour parler de la vie en Palestine ou même pour diriger des études bibliques dans les conférences ! Pour beaucoup d'entre nous, chrétiens palestiniens, ces jugements nous conduisent à nous demander si Dieu nous aime vraiment en tant que Palestiniens. Dieu traite-t-il les personnes de différentes manières en fonction de leur appartenance ethnique, de leur nationalité ou de leur religion ? Sommes-nous en quelque sorte des enfants de Dieu de seconde classe ? Sommes-nous fautifs parce que nous avons la mauvaise adresse postale et le mauvais ADN ?

D'autre part, être Palestinien veut dire que je suis perçu comme une menace démographique par l'Etat d'Israël et nombre de ses alliés. La notion de menace démographique interprète l'accroissement de la population de certaines minorités (généralement ethniques) dans un pays donné comme une menace pour l'identité ethnique dominante de ce pays. Les Palestiniens sont couramment considérés comme une « menace démographique » non seulement par le gouvernement israélien mais aussi par de nombreux politiciens américains et de nombreux groupes chrétiens. Des groupes « chrétiens » nous ont même proposé, à nous Palestiniens, de l'argent pour quitter le pays et nous établir ailleurs ! Paul Liberman, directeur exécutif de l'Alliance for Israel advocacy (Alliance pour le plaidoyer israélien), un groupe de pression créé par la Messianic Jewish Alliance of America (Alliance juive messianique d'Amérique), explique ainsi leur projet politique : « S'il y a des résidents palestiniens qui souhaitent partir, nous vous fournirons des fonds pour partir, avec l'espoir qu'une dizaine d'années suffiront pour changer la démographie de la Cisjordanie et permettre une éventuelle annexion » (1). Et c'est supposé être un frère en Christ ! Avec des frères comme ça, qui a besoin d'ennemis ?

Ce livre est l'histoire de mon parcours de vie, avec ses luttes et ses obstacles, à l'ombre de ces regards dédaigneux et malgré eux – un voyage qui m'a conduit non seulement à embrasser et célébrer mon identité mais aussi à la voir comme une partie de ma vocation. Il s'agit de découvrir le sens de l'appel à travailler pour une réalité alternative. Plus important encore, ce livre illustre le parcours qui m'a fait découvrir que Jésus de Bethléem, le fils de cette terre – dans sa démarche et ses enseignements et à travers le royaume qu'il a établi sur cette terre – nous a montré la voie vers une réalité nouvelle et meilleure, ici et maintenant. C'est une réalité dans laquelle la foi *peut* déplacer des montagnes et préparer le chemin d'un monde meilleur.

Palestinien et Arabe

Je suis un chrétien arabe palestinien. Pour beaucoup de gens, être chrétien et arabe (laissons de côté le palestinien) est un oxymore ! Très souvent dans le passé, quand je me présentais à un chrétien occidental, j'avais droit à la question « Quand vous êtes-vous converti ? » – ce qui présupposait qu'en tant qu'arabe, j'étais forcément musulman. Pourtant le christianisme arabe ne date pas d'hier. En réalité, il a précédé l'islam ! L'Eglise orientale a une riche et longue histoire (2). Il y eut des chrétiens arabes au tout premier concile œcuménique des Eglises à Nicée en 325 de notre ère. De plus, il y eut de nombreux théologiens et apologistes arabes de haut niveau au cours des siècles – bien qu'on ait fort peu de chance aujourd'hui d'entendre ou de lire quelque chose sur eux dans les séminaires et les écoles bibliques d'Occident.

Il est important ici de faire la distinction entre *Arabe* et *Palestinien* et d'expliquer pourquoi j'utiliserai les termes *Palestine* et *Palestinien* pour faire référence à ma terre et à son peuple dans la plupart des pages de ce livre. Etre « Arabe » a plus à voir avec l'appartenance à une culture, un patrimoine et une langue en particulier qu'avec le fait de descendre des anciennes tribus d'Arabie. Certains qu'on considérerait comme des Arabes *sont* des descendants de ces anciennes tribus, mais la plupart *ne le sont pas*. Un Arabe est « une personne qui parle l'arabe comme première langue et qui s'identifie comme Arabe » (3). L'identité arabe se définit davantage par la culture que par l'ethnicité ou la religion.

Le Palestinien n'est pas une invention de l'histoire récente, même si beaucoup de gens contestent ce fait (« avec conviction »). Dans la rhétorique politique autour de Palestine/Israël, ils utilisent presque exclusivement le terme *Arabe* au lieu de *Palestinien* pour faire référence aux anciens habitants de la terre (les Palestiniens). Cependant, l'éminent historien palestinien Nur Masalha décrit le binôme Arabes contre Juifs dans ce contexte comme terriblement trompeur, étant donné que la Palestine, jusqu'à l'arrivée du sionisme européen au XX^e siècle, était composée d'Arabes musulmans, d'Arabes chrétiens et d'Arabes juifs. Il explique en outre que « l'idée d'un pays est souvent confondue avec le concept moderne d'"État-nation", mais cela n'a pas toujours été le cas et les pays existaient bien avant le nationalisme ou la création de métarécits en faveur de l'État-nation » (4). En bref, le concept historique de Palestine existait avant la compréhension moderne d'une nation et a continué à changer et à évoluer tout au long de l'histoire.

En outre, Masalha soutient que les Palestiniens ont toujours eu un sentiment d'identité qu'ils ont relié à la transmission de la région géopolitique identifiée comme la Palestine au cours des derniers millénaires. C'était avant, mais cela a contribué à façonner le concept moderne de nationalité palestinienne, qui s'est développé à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, tel que l'énoncent Masalha et d'autres, notamment Rashid Khalidi (5).

Dans ce livre, j'utilise les termes *Palestinien* et *Palestine* comme identité à la fois culturelle et géopolitique. Cette identité nationale palestinienne enracinée dans la terre de Palestine (dont la majeure partie est maintenant considérée comme Israël) s'est développée entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle, mais elle puise aussi ses origines dans les notions historiques de la Palestine en tant que pays/peuple.

Bien que je comprenne qu'il n'est pas conventionnel pour la plupart des chrétiens de se référer à cette terre comme étant la Palestine, je vous invite à vous remettre en question avec la perspective alternative que je présente dans ce livre. En qualifiant cette terre de Palestine, je ne m'oppose pas à Israël de façon négative. Et comme je le soutiendrai dans la conclusion de ce livre, j'ai l'espoir que les Palestiniens et les Israéliens partagent un jour cette terre. En termes simples, j'articule mon existence autour de mon vécu et de la façon dont mon peuple et moi pensons à nous-mêmes – nous sommes palestiniens. Je vous invite à vous mettre à ma place, et à celle d'innombrables chrétiens palestiniens, et à chercher à mieux comprendre mon expérience et ma foi. Je vous demande cela, non pas parce que mon expérience doit être au premier plan de toute conversation concernant le christianisme et la terre, mais parce qu'en tant que frères et sœurs en Christ, nos parcours et nos vies sont intrinsèquement entrelacés.

Christianisme, histoire et identité de la terre

Dans ce pays le christianisme est aussi vieux que le mouvement de Jésus. La première Eglise a été fondée à Jérusalem et se composait principalement de juifs du premier siècle qui croyaient en Jésus comme le Messie. Depuis lors, il y a toujours eu une présence chrétienne sur cette terre. Pourtant si souvent, comme je l'ai déjà mentionné, les gens sont surpris d'apprendre qu'il y a des chrétiens en Palestine. Il y aurait plutôt une vraie surprise si nous n'existions pas en Palestine ! Car après tout, c'est l'endroit où tout a commencé.

L'histoire du christianisme sur cette terre est difficile et complexe, et elle est étroitement liée à l'histoire de la Palestine. L'identité et la réalité de l'Église ont été façonnées par la réalité politique et en particulier par la question de savoir qui a occupé cette terre, car celle-ci a toujours été occupée et envahie par des puissances étrangères. Cela remonte aux temps bibliques, car le pays a été gouverné par les Assyriens (– 721 avant notre ère), les Babyloniens (– 586), les Perses (– 539), Alexandre le Grand et les Grecs (– 333). En – 63, la Palestine fut incorporée à l'Empire romain. Entre 330 et 640, elle fut sous domination byzantine, et Jérusalem et la Palestine, de plus en plus christianisées, devinrent un lieu de pèlerinage chrétien. En 638, les Arabes, sous le calife Omar, prirent la Palestine aux Byzantins.

Entre 1099 et 1187, les Croisés établirent le royaume latin de Jérusalem. Ce fut en fait à cette époque que le nombre des chrétiens à Jérusalem et en Palestine déclina fortement. Les Ayyubides sous Ṣalāḥ al-Dīn (Saladin) mirent fin à l'ère des Croisés et en 1260, les Mamelouks succédèrent aux Ayyubides. S'ensuivirent quatre siècles (1516-1917) de domination brutale par l'Empire ottoman avec sa capitale Istanbul. De nombreux chrétiens, en particulier dans les derniers jours de cet empire, furent contraints de quitter la Palestine, et s'établirent majoritairement en Amérique latine. Le règne des Turcs prit fin en 1918 quand la Palestine fut occupée par les forces alliées sous le commandement du général britannique Edmund Allenby, et la Grande-Bretagne établit le mandat britannique sur la Palestine.

Cette courte histoire, qui met en évidence que le peuple de cette terre ne s'est jamais gouverné lui-même, est un élément crucial dans la formation de l'identité palestinienne. Elle est aussi importante pour la compréhension de ce livre, de la réalité et même de la théologie des chrétiens palestiniens. Mitri Raheb résume ainsi l'histoire de cette terre et de son peuple :

Géopolitiquement, la terre montagneuse de Palestine est à la périphérie de l'histoire. Dans sa plus grande partie, elle a été utilisée par les empires comme un champ de bataille pour expérimenter et transférer des armes et des soldats afin de satisfaire leurs pouvoirs. Les habitants de cette terre ne cessent d'être piétinés encore et encore. Chaque fois qu'ils tentent de respirer, ils reçoivent un nouveau coup qui les enfonce dans la boue : leurs villes sont détruites, brûlées et pillées ; leurs récoltes sont saisies avant l'heure ; leurs jeunes sont capturés de force, torturés, déplacés et tués tout en s'efforçant de joindre les deux bouts. (6)

Raheb affirme que ça ne pouvait qu'être là que Jésus lancerait son « Royaume » – dans ce pays qui fut le témoin de la violence de tant de royaumes et d'empires.

Dans ce pays aujourd'hui, la communauté palestinienne se trouve face à deux réalités. Certains Palestiniens font partie de l'État d'Israël (la plupart vivent dans la région de Galilée), et d'autres sont gouvernés par l'Autorité palestinienne, tout en étant en réalité sous l'occupation israélienne. Ceux qui font partie d'Israël sont ceux qui ont survécu à la guerre de 1948 et qui ne furent pas expulsés par les nouvelles autorités quand l'État d'Israël fut créé. Aujourd'hui le nombre total de Palestiniens dans l'État d'Israël est d'environ 1,8 million (20 % de la population) dont 130 000 chrétiens palestiniens (7). La meilleure description des Palestiniens en Israël est celle de citoyens de seconde classe dans leur propre patrie. Ils vivent sous un État juif qui a voté une loi sur l'État-Nation qui déclare : « Le droit d'exercer l'autodétermination nationale dans l'État d'Israël est réservé au peuple juif »¹.

La situation dans les territoires palestiniens – aussi connus sous le nom de Cisjordanie, Jérusalem-Est et Gaza – est plus complexe et difficile. Environ 4,8 millions de Palestiniens, comprenant environ 46 000 chrétiens (8), vivent sous la double réalité d'un gouvernement palestinien et de l'occupation militaire israélienne. En réalité, l'occupation israélienne contrôle tous les aspects de nos vies : la terre, l'eau, les déplacements, les frontières, la réunification des familles, pour n'en citer que quelques-uns. Des termes tels que *checkpoints* [points de contrôle], permis, colonies, mur de séparation définissent notre réalité. L'injustice et l'inégalité décrivent la vie en Palestine aujourd'hui.

Tout cela explique que le nombre des chrétiens dans le pays ait considérablement diminué. Les gens, en particulier les jeunes familles, aussi bien les Palestiniens musulmans que les chrétiens, quittent le pays en quête d'une vie meilleure. Ils recherchent ailleurs des perspectives, l'égalité et la liberté, ce qui ne leur est tout simplement pas possible en Palestine.

¹ Loi sur l'État-Nation du 19 juillet 2018. En accordant aux juifs la suprématie sur les citoyens israéliens non juifs – principalement musulmans et chrétiens –, cette loi rompt avec les principes égalitaires de la déclaration d'indépendance de 1948. Désormais le caractère ethno-religieux d'Israël l'emporte sur son caractère démocratique [NdT]

Grandir à Bethléem

Je suis né à Bethléem en 1979. Quand les gens du monde entier entendent que je suis de Bethléem (et après leur avoir expliqué que je parle du *vrai* Bethléem, pas du Bethléem de Pennsylvanie), ils répondent souvent avec beaucoup d'enthousiasme : « Ouah, ça doit être génial d'être né à l'endroit où Jésus est né et de vivre là où il a vécu ! »

Mais pour moi et la plupart des Bethléemites de ma génération, grandir à Bethléem, ce n'était pas vraiment grandir dans le lieu de naissance de Jésus. En tant qu'enfants et adolescents, nous ne nous sommes pas réveillés en pensant à la chance que nous avons de vivre dans le pays où Jésus a marché ! En fait, je ne me souviens pas que mes parents m'aient jamais emmené visiter l'église de la Nativité – l'endroit où l'on croit que Jésus est né. Je me souviens être entré pour la première fois dans l'église de la Nativité lorsque ma tante qui vivait aux États-Unis est venue nous rendre visite !

« Béni » n'était pas le premier mot qui nous venait à l'esprit pour décrire ce que nous ressentions par rapport à notre vécu. Grandir à Bethléem a été une accumulation de défis. Notre situation était, et est toujours, déterminée par l'occupation militaire israélienne de notre pays. La première Intifada a éclaté quand j'avais huit ans (9). Ce furent des années de manifestations hebdomadaires, voire quotidiennes, de couvre-feux imposés par l'armée (10), de grèves et de descentes dans les rues. La vie s'arrêtait tous les jours à 12h30, car il y avait une grève quotidienne, ce qui signifiait que tous les magasins, les écoles et les universités fermaient à cette heure-là. Le reste de la journée se passait à manifester contre l'armée israélienne. A la place des écoles bouclées par l'armée durant des mois entiers, nous fréquentions les « écoles à domicile » organisées dans les quartiers par notre communauté.

Même si je reconnais qu'en tant qu'enfants, nous apprécions l'aspect collectif de cette contrainte, les longues heures de jeu pour cause de fermeture des écoles et notre excitation à nous faufiler pendant les couvre-feux pour demander de la nourriture aux voisins ou simplement jouer dans le quartier – « béni » et « chanceux » n'étaient pas les mots que nous utilisions pour décrire notre situation. Presque chaque Palestinien de ma génération pourrait citer un moment ou un incident traumatisant au cours duquel il a été déshumanisé ou blessé par les soldats et les colons israéliens armés, qu'il ait été lui-même battu, humilié, arrêté – ou, pire que tout, victime d'une fusillade – ou seulement témoin de ces exactions sur un parent ou un ami. J'ai des souvenirs précis et intenses des manifestations qui se déroulèrent devant notre maison, celui d'avoir été giflé par un soldat quand j'avais onze ans et celui de m'être allongé par terre par crainte des tirs à l'extérieur de notre maison.

Quand j'avais onze ans, la première guerre du Golfe éclata à la suite de l'invasion du Koweït par les Irakiens. Comme d'habitude, la question palestinienne fit partie de l'équation. (C'est toujours compliqué dans cette partie du monde. Tout est lié). A cette époque, l'Irak attaquait Israël avec des missiles, et on craignait une attaque chimique – bien qu'on ait découvert plus tard que l'Irak n'avait pas d'armes de destruction massive. Lorsque les sirènes d'alarme israéliennes retentissaient, même nous, les Palestiniens, nous nous réfugions dans des chambres isolées spéciales que chaque foyer avait préparées.

Le processus de paix et les accords d'Oslo apportèrent un peu d'optimisme et d'espoir, et il y eut une paix relative pendant six ou sept ans. Il y avait toujours des périodes de tension, et il y eut bien sûr, en 1996, la tristement célèbre agression militaire israélienne

« Raisins de la colère » contre le Sud-Liban. Dans l'ensemble, il y avait un fort sentiment d'optimisme que les choses iraient en s'améliorant. Tout cela prit fin dans l'année 2000, lorsqu'éclata la seconde Intifada palestinienne. Ce furent cinq années de nos vies très difficiles, sanglantes et violentes. La seconde Intifada fut marquée par les invasions, les fusillades, les attaques suicides, les longues périodes de couvre-feu, des milliers de morts et de blessés. En 2002, nous fûmes témoins de l'odieux siège de quarante jours de l'église de la Nativité par l'armée israélienne (11). Dans l'ensemble, nous avons vu tous les espoirs et tous les rêves d'une résolution pacifique et d'un État palestinien indépendant brisés et détruits par les frappes aériennes et les chars dans les rues.

Pour moi personnellement, ce fut une période qui changea ma vie. Une grande partie de ce que je suis aujourd'hui a été façonné en traversant les *checkpoints*, en y attendant de longues heures au soleil, ou même en les évitant ! J'ai combattu la haine et le désespoir. J'étais en colère et je me sentais impuissant. C'est alors que j'ai décidé d'abandonner mon diplôme d'ingénieur et d'étudier la théologie, incertain de ce que je voulais faire vraiment dans la vie. Tout ce que je savais, c'est que je voulais faire quelque chose pour mon peuple ! Je cherchais simplement des réponses comme beaucoup d'autres à l'époque, et c'est dans la Bible que j'ai trouvé des réponses aux nombreuses questions que je me posais.

Aujourd'hui, notre terre fait toujours l'actualité. Lorsque vous visiterez les territoires palestiniens, vous reviendrez avec des images de l'affreux mur de séparation en béton et des nombreux *checkpoints* gardés par des soldats armés. Ce tout petit morceau de territoire est fragmenté comme vous ne l'avez jamais vu ni même imaginé. Les Palestiniens n'ont toujours ni liberté ni indépendance. Bien que nous ayons obtenu certaines mesures d'autonomie à l'intérieur de nos villes sous l'Autorité Palestinienne, tout ce qui se trouve à l'extérieur des villes – comme la terre, l'eau, la sécurité – est totalement contrôlé par Israël. Il y a, en fait, deux réalités sur le sol de la Terre Sainte aujourd'hui – ce que j'appellerai « les deux côtés du mur ». Quelques exemples suffiront pour illustrer ces deux réalités. Prenez la consommation d'eau. Selon une étude approfondie d'*Al-Haq*, une importante organisation de défense des droits de l'homme, la consommation d'eau par habitant à usage domestique des Israéliens est quatre à cinq fois supérieure à celle de la population palestinienne du territoire palestinien occupé. En Cisjordanie, les colons israéliens consomment environ six fois la quantité d'eau utilisée par les Palestiniens. Le PIB par habitant est un autre exemple des deux réalités qui existent aujourd'hui dans le pays. Selon la Banque mondiale, le chiffre en Israël en 2018 est de 41 715 dollars, alors que dans les territoires palestiniens, il est de 3 199 dollars (13). Vous n'avez pas besoin d'être un génie pour comprendre que ce n'est pas une formule de coexistence ni d'harmonie ! L'injustice et l'inégalité sont la norme dans le pays aujourd'hui.

Donner du sens à la religion

J'ai grandi dans une société religieuse traditionnelle du Moyen-Orient, ce qui signifie que la religion fait partie de mon identité et de ma conscience de moi. Je suis né dans une famille orthodoxe, avec un héritage chrétien orthodoxe des deux côtés paternel et maternel. L'ascendance de ma mère est parsemée de nombreux prêtres orthodoxes. Mon grand-père a toujours été fier de faire partie de la lignée des gardiens de la foi et des héritiers de l'Eglise « originelle » du pays.

Mon parcours de foi a commencé quand j'avais dix ans. C'est à ce moment que j'ai rejoint mes frères et sœurs pour participer à un camp d'été organisé par une petite église évangélique à Bethléem. Là, j'ai été initié à la foi évangélique dans sa simplicité : j'étais un pécheur en route pour l'enfer, je devais accepter Jésus comme mon Seigneur et Sauveur pour être sauvé et Dieu me réserverait une place au paradis. Être un chrétien « né de nouveau » signifiait que je devais prier quotidiennement, lire ma Bible, partager ma foi et assister à toutes les réunions de l'église. Et j'ai fait tout cela. Cette éducation a nourri en moi le concept d'une « relation personnelle avec Dieu », quelque chose qui m'est resté et m'a soutenu tout au long de ces années. Pour cela, je suis redevable à cette église.

Cependant, appartenir à cette communauté signifiait aussi, intentionnellement ou non, que nous nous désengagions de notre réalité. J'ai rarement entendu parler de notre situation politique ou sociale en haut de la chaire. L'objectif de la prédication était d'échapper au monde – pas de le changer ni de le façonner. Je me souviens encore d'un prédicateur dans mon église, à l'époque de la première intifada, qui nous disait à quel point le monde qui nous entourait était « stupide » : on se battait pour la Jérusalem terrestre, alors que nous, de notre côté, nous attendions d'aller vers la Jérusalem céleste. Le prédicateur avait de bonnes intentions. Il voulait nous consoler par la Parole de Dieu. Le problème est que la seule réponse de la Bible qu'il connaissait à propos de notre réalité était celle de l'abandon et de la fuite : « Rien ne changera ici ; alors Dieu merci, nous allons au paradis. » Un autre prédicateur palestinien avait l'habitude de citer Isaïe 57.21 chaque fois que la violence éclatait : « "Il n'y a pas de paix", dit mon Dieu, "pour les méchants" », se référant au mal qui existe dans notre monde.

Mais, malgré nos efforts, c'était très difficile d'éviter les questions politiques. Il est presque impossible de le faire au Moyen-Orient, sans parler de la Palestine. La politique et la religion sont étroitement liées – vous ne pouvez pas parler de l'une sans l'autre. De plus, pouvons-nous vraiment ignorer notre réalité ? Ne devrions-nous pas chercher des solutions à partir de nos traditions religieuses en réponse aux problèmes pressants à l'extérieur des murs de l'Eglise ? Si nous ne le faisons pas, le résultat sera une Eglise très désengagée du monde. De plus, qu'on le veuille ou non, le conflit israélo-palestinien, bien que de nature politique, a de fortes dimensions religieuses. Au cours des dernières années, la religion a été utilisée dans ce conflit par de nombreuses parties pour justifier des actes de violence et la confiscation de terres. Par conséquent, nous n'avons pas d'autre alternative que de nous engager.

Foi et politique

Aujourd'hui, dans ma ville natale de Bethléem, des colons juifs, protégés par l'armée israélienne et motivés par leur tradition religieuse, s'emparent de la terre palestinienne par la force (14). Selon eux, toute la Palestine historique est la « terre d'Israël » donnée à leurs ancêtres, et par extension à eux-mêmes, comme possession éternelle. Toute tentative des familles palestiniennes, qui vivent et cultivent ces terres depuis des siècles, de prouver leur propriété du sol par des documents juridiques est jugée par ces groupes juifs non pertinente. Et depuis quelques années, il devient de plus en plus courant chez les dirigeants politiques israéliens d'évoquer la religion dans le discours politique. Le Premier ministre israélien Benjamin Netanyahu, s'exprimant devant l'Assemblée générale des Nations Unies en 2013, a conclu son discours en déclarant que l'État d'Israël est l'accomplissement de la prophétie biblique :

« A notre époque, les prophéties bibliques se réalisent. Comme l'a dit le prophète Amos, ils reconstruiront des villes ruinées et les habiteront. Ils planteront des vignes et boiront leur vin. Ils cultiveront des jardins et mangeront leurs fruits. Et je les planterai sur leur sol pour qu'ils ne soient plus jamais déracinés. » (15)

Cette utilisation de la prophétie d'Amos est conçue pour souligner le lien entre l'Israël d'aujourd'hui et l'Israël de la Bible et la terre elle-même, et elle sert aussi à souligner que l'Etat d'Israël d'aujourd'hui est le plan ordonné de Dieu.

D'autre part, certains groupes fondamentalistes palestiniens revendiquent également toute la terre comme un *waqf*, un territoire sacré consacré à Allah et nécessitant donc leur action de *jihad* pour le nettoyer du contrôle des « infidèles » ou des « incroyants ». Pour des groupes comme le Hamas, la Palestine est une « terre arabo-islamique ». C'est une « terre sacrée bénie qui occupe une place particulière dans le cœur de chaque Arabe et de chaque musulman ». (16)

Pour compliquer encore une situation déjà complexe, où la religion est utilisée pour justifier une revendication politique, de nombreux groupes chrétiens et Eglises à travers le monde ont pris parti dans ce conflit au nom de la Bible et du Dieu de la Bible. Ceux qui adoptent de telles positions sont souvent appelés *chrétiens sionistes*. Le sionisme chrétien se présente sous différents horizons et formes théologiques. Les événements tragiques de l'Holocauste ont laissé le monde chrétien dans un état de choc et de honte, et les Eglises ont été contraintes de revoir des années de comportements antisémites contre le peuple juif, ce qui a finalement conduit à revisiter la place du peuple juif dans la théologie chrétienne. De nombreux théologiens chrétiens ont commencé à parler d'une théologie à deux alliances, dans laquelle Dieu a deux plans distincts mais parallèles, un pour le peuple juif et un autre pour les autres nations.

Dans le même temps, de nombreux chrétiens évangéliques dans le monde en sont venus à croire que Dieu, à la fin des temps, restaurera le peuple juif et l'amènera en Terre promise, et que tout cela conduira à la seconde venue du Christ. Ces points de vue sont devenus très populaires lorsque l'État moderne d'Israël a déclaré son indépendance en 1948, et plus encore lorsqu'Israël a pris le contrôle de Jérusalem-Est en 1967 (17). Le soutien des évangéliques à Israël a été évident dans leur lobbying et leur appui au déplacement par le président américain de l'ambassade d'Israël de Tel-Aviv à Jérusalem. De nombreux chrétiens occidentaux œuvrent également en supposant, souvent inconsciemment, que toute la terre de Palestine et d'Israël appartient aujourd'hui au peuple juif et que Dieu la lui a donnée comme possession éternelle. Selon un sondage LifeWay en 2017, 69 % des évangéliques américains disent que le peuple juif a un « droit historique » sur la terre d'Israël, et 41 % disent qu'il a un « droit biblique » sur Israël mais qu'il doit le partager. De plus, 80 % conviennent que « la promesse de Dieu à Abraham et à ses descendants est pour tous les temps » (18).

Que dit la Bible de tout cela ? C'est une question avec laquelle j'ai lutté durant de nombreuses années, étant donné que la terre promise de la Bible se trouve être ma patrie ! Mon Dieu, le Dieu de la Bible, a-t-il promis notre terre à nos ennemis ? Dieu favorise-t-il et privilégie-t-il un peuple élu ? Et quelle est son identité ? En fait, le premier article de recherche que j'ai écrit dans ma vie remonte à l'âge de quinze ans. C'était un devoir scolaire et le titre que j'avais choisi était « Qui sont les élus de Dieu ? »

Quand j'étais enfant, la lecture des Écritures n'est pas allée sans difficultés. L'Écriture hébraïque parle toujours d'Israël, et j'ai naturellement lié cela à l'État moderne d'Israël. Je ne pouvais pas simplement sauter ces parties ; c'était quand même la Parole de Dieu ! J'ai chéri les prophètes lorsqu'ils ont prononcé un jugement sur Israël, mais j'ai ensuite été déçu lorsqu'ils ont parlé de la restauration d'Israël. Autrement dit, j'étais en pleine confusion. Les positions de Jésus dans le Nouveau Testament étaient tellement meilleures !

J'avais aussi des interrogations sur ce conflit. Peut-on participer à des manifestations contre l'occupation ? Est-il permis de jeter des pierres sur les soldats israéliens ? Cela relève-t-il de la « non-violence » ? Un ami avec qui j'allais à cette église évangélique, et qui avait l'habitude de participer aux manifestations, me disait toujours qu'il lançait la pierre d'une main et priait de l'autre pour ne pas nuire au soldat. Nous étions très perturbés.

Ces questions font partie des raisons qui m'ont poussé à aller au séminaire après avoir terminé mes études d'ingénieur. Je voulais étudier et en savoir plus sur ces questions de Bible et de terre. Plus tard, j'ai rédigé ma thèse de doctorat sur le thème de la Terre Promise (19). Aujourd'hui, je suis pasteur à Bethléem et professeur de théologie au Bethlehem Bible College. Mes fidèles et mes étudiants me posent toujours ces mêmes questions sur la promesse faite à Abraham et sur le peuple élu de Dieu.

Ce livre raconte en partie mon cheminement pour trouver les réponses à leurs questions pressantes.

Un mur en Palestine

Le mur de séparation, qui entoure aujourd'hui la plupart des villes palestiniennes de Cisjordanie, est un édifice de 25 pieds de haut – composé principalement de clôtures électroniques et partiellement de murs en béton – qui limite la circulation des Palestiniens vers le territoire israélien. Le mur, long de 550 miles [environ 885 km], est achevé aux deux tiers. 90 % de son emprise se trouve sur le territoire de la Cisjordanie, accaparant ainsi une partie du peu de terres accordées aux Palestiniens. Le mur, proposé par le gouvernement israélien, a commencé à être construit en 2002, prétendument comme un moyen de répondre à plusieurs attaques palestiniennes contre des Israéliens et pour empêcher les Palestiniens d'entrer en Israël sans permis. Cependant, l'organisation israélienne de défense des droits de l'homme B'Tselem (avec d'innombrables Palestiniens et organisations palestiniennes de défense des droits de l'homme) affirme qu'un objectif clé et non avoué de la barrière était son tracé, stratégiquement conçu au service des futures colonies et de leur expansion. Leur conclusion est que « la barrière est devenue un instrument politique majeur pour faire avancer les objectifs annexionnistes israéliens. » (20).

Le mur a en effet transféré l'autonomie, la liberté de mouvement et de précieuses terres des Palestiniens vers les Israéliens et en particulier les colons qui vivent dans les territoires annexés entre (et à côté) des villes palestiniennes encerclées. Cela a engendré une situation de fragmentation de la Cisjordanie, où notre existence en tant que Palestiniens est surtout confinée dans les villes, et a provoqué une rupture à l'intérieur de notre société, rendant la vie presque insupportable. Le mur a contribué à une augmentation spectaculaire du chômage chez les Palestiniens (car les emplois à l'intérieur

des villes palestiniennes diminuent et les permis de voyager et de travailler en Israël sont de plus en plus restreints), et il a même provoqué de nombreuses crises environnementales. Le droit international a condamné l'existence de la barrière de séparation et l'idéologie qui la sous-tend depuis sa création.

Bien qu'Israël continue d'affirmer que le mur de séparation existe pour des raisons de sécurité, les faits et la réalité du mur sur le terrain suggèrent le contraire. Les attaques contre les civils israéliens avaient considérablement diminué avant même que 20 % du mur soit construit. Pour nous Palestiniens, l'idée que le mur existe pour la sécurité est un total non-sens. Nous connaissons tous des moyens de le contourner illégalement si nécessaire. En effet, selon les chiffres israéliens, au moins trente mille Palestiniens travaillent quotidiennement du côté israélien sans obtenir de permis de l'armée (21). (Autrement dit, chaque jour trente mille personnes sont capables de franchir cette barrière « de sécurité »). Nous savons bien que le mur n'a pas pour but la sécurité – ce n'est rien de moins qu'un accaparement de terres ; il est fait pour séparer et mieux contrôler les Palestiniens. Si les Israéliens étaient sincères dans leur revendication de la nécessité du mur, ils l'auraient construit sur les frontières internationalement reconnues de 1967. C'est pourquoi la Cour internationale de justice a déclaré que sa construction violait le droit international et qu'« Israël ne peut se prévaloir d'un droit de légitime défense ou d'un état de nécessité pour écarter l'illicéité de la construction du mur » (22).

Pour la plupart des visiteurs en Terre Sainte aujourd'hui, le mur nous protège et nous pousse dehors. Ils ne nous portent aucune attention. Nous sommes invisibles, cachés derrière le mur. Et si l'église de la Nativité ne se trouvait pas à Bethléem, la majorité des pèlerins en Terre Sainte ne seraient même pas au courant de notre existence. La plupart de ceux qui viennent visiter Bethléem pensent qu'ils sont en « Israël », ignorant qu'il existe une autonomie palestinienne ou que les gens d'ici appellent cette terre la Palestine. C'est vraiment comme si nous n'existions pas. Et d'une manière très semblable, il y a un mur métaphorique qui existe depuis longtemps dans l'esprit, le cœur et la théologie de l'Église occidentale qui a évité à ces pèlerins d'avoir à s'engager à nos côtés. Les Palestiniens n'existent pas dans cette théologie et dans ce récit sur la terre – qui a fait le choix de voir une terre vide et un trou de deux mille ans dans l'histoire. La plupart des pèlerins arrivent dans ce pays après avoir entendu un seul récit sur cette terre – ils ne voient donc qu'Israël. Dans cette version de l'histoire, nous n'existons pas, ou peut-être n'avons-nous pas d'importance. C'est ainsi que fonctionne le mur ; il réduit à la fois notre passé et notre présent.

Ce livre parle de l'autre côté du mur.

Théologie de derrière le mur

« Papa, pourquoi nous ont-ils arrêtés tout en laissant passer l'autre voiture ? »

C'est la question que mon fils de 7 ans m'a posée lorsque les soldats israéliens nous ont renvoyés au *checkpoint* sur notre route vers Jérusalem, après avoir réalisé que les permis spéciaux que nous avons obtenus de l'armée israélienne pour traverser Jérusalem avaient expiré.

Essayez d'expliquer le système de ségrégation que nous avons ici à un garçon de 7 ans ! Comment lui dire qu'il nous faut une autorisation pour traverser Jérusalem alors que les colons israéliens n'en ont pas besoin ? Ou que ma carte d'identité de résident en

Cisjordanie (que je dois avoir constamment avec moi) est différente de celle des Palestiniens de Jérusalem ou de ceux qui ont la nationalité israélienne, ou encore d'un habitant de Gaza (la pire de toutes les pièces d'identité) ? Comment lui expliquer ce système de ségrégation qui existe aujourd'hui dans le pays ? J'ai quarante ans et j'ai déjà été témoin de tant de guerres et de soulèvements qu'il me faudrait un livre entier pour en parler. Les murs, les colonies et les *checkpoints* sont notre expérience quotidienne. Les conflits et les divisions définissent notre réalité. Comment comprendre Dieu (sans parler d'enseigner la Bible) dans un tel contexte ?

Une théologie de derrière le mur se soucie des problèmes quotidiens en Palestine. Nous nous intéressons aux problèmes de la vie sous l'occupation, à l'injustice, à la non-violence, à l'extrémisme religieux, à l'établissement de la paix. Nous parlons de l'identité et de la nationalité. Nous n'écrivons pas la théologie dans les bibliothèques, nous l'écrivons au *checkpoint*. Nous amenons le Christ à dialoguer avec le *checkpoint*. Nous demandons simplement : que dirait ou que ferait Jésus aujourd'hui s'il devait se tenir devant le mur ? Que dirait ou que ferait Jésus aujourd'hui s'il devait attendre à un *checkpoint* pendant cinq ou six heures sans raison ? Quel serait son message aux Palestiniens qui tentent de traverser le *checkpoint* et aux soldats israéliens qui les en empêchent ? Répondre à ces questions est l'une des raisons pour lesquelles j'ai écrit ce livre. Mais il y a plus que cela.

Les murs sont inventés pour diviser et séparer. Ils signalent que les gens ne sont pas égaux et que ceux de « l'autre côté » sont dangereux et qu'il faut en avoir peur. Ils créent un sentiment de supériorité et d'infériorité. Ils sont construits et légitimés par le côté des puissants et des dominants. Les murs conduisent à déshumaniser ceux de l'autre côté. La violence – physique et verbale – et le déni des droits sont justifiés contre ceux qui sont « de l'autre côté du mur ». Si nécessaire, la théologie peut venir en aide pour insuffler un sentiment d'autosatisfaction à ceux qui se trouvent du « bon » côté du mur.

Ce livre montrera que les murs ne sont pas seulement des murs physiques. Les murs existent depuis longtemps entre les communautés dans le but de diviser les gens en « nous » contre « eux », puis de les exploiter. Il n'y avait pas de mur physique, de mur en béton dans l'Afrique du Sud de l'apartheid, mais il y avait une séparation et une division ; les gens n'étaient pas traités sur un pied d'égalité. De même, les citoyens palestiniens d'Israël sont traités comme des citoyens de seconde classe dans leur propre patrie ; eux aussi sont de « l'autre côté du mur ». « Nous, les Palestiniens, y compris les chrétiens palestiniens, avons toujours été de "l'autre côté du mur", à la fois dans les projets des puissances occupantes et dans la théologie de l'Occident – bien avant que le mur physique qui existe aujourd'hui ne soit édifié. Et de la même manière que nous sommes presque invisibles de l'autre côté du mur pour les millions de pèlerins qui visitent chaque année la Terre Sainte, nous avons été invisibles quand il s'est agi de l'attitude des chrétiens occidentaux envers notre terre. Ce livre donne la parole à la communauté palestinienne à travers mon parcours personnel à l'ombre du mur.

La théologie de derrière le mur, c'est voir Dieu et la Bible du point de vue des marginalisés et des déshumanisés. C'est crier dans le vacarme des armes et des bulldozers et contre les voix qui proclament depuis longtemps une théologie de la terre qui nous ignore et nous écarte – intentionnellement ou non. En écrivant ce livre de l'autre côté du mur, j'espère pouvoir amplifier la voix de mon peuple et de mon Eglise, ainsi que celle de nombreuses autres communautés qui sont « de l'autre côté » dans leurs propres contextes

et dont je suis solidaire : communautés déshumanisées, discriminées, rejetées par les actes, les attitudes et la théologie des dominants et des puissants.

Une invitation à venir écouter

En tant que doyen académique de Bethléem, je reçois souvent des courriels de gens qui proposent de venir enseigner dans notre collège. En termes simples, ces offres découlent du désir de venir nous « éduquer » en supposant que nous n'avons personne qui connaisse la théologie ou la Bible. Je dois admettre que ces courriels commencent à toucher un nerf fragile en moi. J'ai reçu notamment un courriel de quelqu'un qui travaille pour une organisation au Canada traitant de la persécution des chrétiens, qui a proposé de passer son congé sabbatique dans notre collège et d'enseigner, bien sûr, comment il faut réagir à la persécution ! Ce message m'a mis très en colère. Je ne pouvais pas le croire – un Canadien en congé sabbatique (un concept complètement étranger ici en Palestine car c'est un luxe que nous ne pouvons tout simplement pas nous permettre), qui offre de nous enseigner à nous, Palestiniens, ce qu'est la persécution ! J'ai répondu poliment en l'invitant à venir apprendre *de nous* ce qu'est la persécution ainsi que l'engagement avec des gens d'autres confessions.

Ce livre est l'invitation que je vous fais à vous d'aller de l'autre côté du mur et d'écouter nos histoires et notre point de vue. C'est mon humble demande que vous me permettiez de partager comment les Palestiniens font l'expérience de Dieu, lisent la Bible et ont été touchés et libérés par Jésus – un camarade Bethléemite qui nous a mis au défi de voir les autres comme des proches et de les aimer comme nous-mêmes. Je vous prie de partager mon parcours de foi au milieu des combats de la vie, y compris celui d'être désavoué par d'autres croyants. Et je vous invite à nous rejoindre et à nous écouter, de notre côté du mur.

(A suivre)